

De l'Homéopathie au langage de la maladie

Causerie en ligne du 15 février 2024. Dr Philippe Dransart

Merci à vous d'être venus nombreux ce soir

C'est une soirée particulière pour deux raisons.

La première, elle me tient à cœur parce que c'est un peu mon histoire, celle de la découverte du langage de la maladie par la pratique quotidienne de l'homéopathie.

Ensuite, le hasard du calendrier a fait qu'hier, nos députés ont voté une loi sur les dérives médicales, ce qui sur le principe est une bonne chose, sauf que les termes de cette loi sont assez ambigus pour inclure les pratiques médicales jugées aujourd'hui non scientifiques telles que l'homéopathie... de sorte que vous en parler pourrait me mettre potentiellement hors la loi si je ne prenais pas le soin de vous rappeler, comme je l'ai déjà fait dans le passé, l'importance de garder contact avec vos médecins classiques et d'accepter leurs propositions thérapeutiques quand vous avez un problème de santé. Sachez cependant que les recherches en homéopathie se poursuivent et que nous détenons aujourd'hui des preuves incontestables de l'efficacité des doses infinitésimales, de sorte que nous gardons bon espoir qu'elle puisse être reconnue dans un avenir proche par la communauté médicale scientifique. Voilà, c'est dit, mais c'était important de le rappeler, en préambule de cette soirée consacrée au thème « [De l'homéopathie au langage de la maladie](#) ».

Les trois piliers de l'homéopathie

Pour celles et ceux qui auraient manqué les précédents épisodes, je vais d'abord rappeler en quelques mots les trois piliers sur lesquels se fonde l'homéopathie.

Le pilier fondateur, c'est la Loi de Similitude

Découverte aux alentours de 1790 par [Samuel Hahnemann](#), cette loi stipule que « [pour guérir un malade, il suffit de lui administrer une faible dose de la substance qui, donnée à plus fortes doses chez un sujet sain, provoquerait des](#)

symptômes semblables à ceux que présente ce malade. » Quand Hahnemann parle des symptômes semblables à ceux que présente le malade, notez bien qu'il n'a pas dit « **semblable à la maladie** ». Par exemple, nous n'avons pas un remède pour une angine, car ce que nous soignons, ce n'est pas une maladie, c'est la manière dont le malade fait sa maladie.

Par exemple, Pierre souffre d'une pharyngite, ou plus précisément d'un mal de gorge avec une sensation de sécheresse et de grande soif, il a de la fièvre, il est abattu avec le front moite et les pupilles dilatées : ce tableau clinique est semblable à celui observé lors d'une intoxication par la *Belladone*, et vous lui donnerez donc une dose infinitésimale de *Belladone* pour le guérir.

Paul se présente ensuite à vous avec un mal de gorge et vous faites le diagnostic de pharyngite.

Comme Pierre, lui aussi est abattu avec de la fièvre, mais contrairement à Pierre il n'a absolument pas soif... ce qui est un symptôme assez inhabituel quand on a de la fièvre. En examinant sa gorge, vous voyez un œdème de la luette, qui prend comme un petit sac plein d'eau. Paul vous dit « ça pique et ça brûle », et il a besoin de fraîcheur. C'est ce qu'on voit habituellement dans les intoxications par le venin d'abeille, et c'est donc *Apis*, le venin d'abeille à doses infinitésimales, qui sera adapté pour soigner son mal de gorge.

Donc, vous le voyez, les deux souffrent de la même maladie mais ils ont besoin de remèdes différents. Soit dit en passant, vous comprendrez avec cet exemple qu'il n'est pas possible de faire des études randomisées pour étudier l'efficacité d'un remède homéopathe, tout simplement parce qu'il n'y a pas d'équation dans le genre « **tel remède pour telle maladie** ».

Si par exemple vous souhaitez étudier l'efficacité de la *Belladone* à doses homéopathiques dans la pharyngite, vous n'obtiendrez de résultats que chez les patients dont le tableau clinique est semblable à celui de l'intoxication par la *Belladone*, et ce remède serait sans effet pour ceux qui auraient besoin d'*Apis* ou d'un autre remède qui leur correspondrait : **le remède dépend de la manière dont le malade fait sa maladie.**

Je vais y revenir dans quelques minutes.

Le second pilier, de loin le plus étrange, ce sont les dilutions infinitésimales.

Quand **Hahnemann** a évoqué l'emploi de « faibles » doses pour guérir, c'est un euphémisme tant ces doses étaient infinitésimales. **Hahnemann** était passionné de chimie, à une époque où la chimie s'autorisait encore à fleurter un peu avec l'alchimie, ne serait-ce que sur le plan des hypothèses.

Or, l'alchimie repose sur l'hypothèse que l'esprit est enfermé dans la matière. En s'inspirant de cette hypothèse, **Hahnemann** a eu l'idée de tenter de séparer les deux... Comment ? Il a imaginé un procédé de dilution dynamisation, qui consiste à diluer la substance à 1%, puis à l'agiter fortement, et à recommencer à partir de cette première dilution pour réaliser une deuxième dilution à 1% de la première, donc cette fois à 1/10.000, puis une troisième à 1/1 million, etc...

Par convention, nous nommons 1 CH la 1%, 2 CH la 1/10.000 etc... ce qui fait qu'une dilution à 7 CH équivaut à une tasse de café diluée dans le lac Léman !

Autant dire que les esprits cartésiens se sont étonnés :

- Stop, c'est du délire, ça ne peut pas marcher, c'est de la poudre de perlimpinpin, les gens qui savent compter ne vous suivront jamais...
- Et pourtant ça marche !
- A ces dilutions il n'y a plus aucune molécule de la substance diluée, ça ne peut être qu'un effet placebo !
- Un effet placebo ? Comment expliquez-vous les résultats sur les animaux d'élevage, sur certaines maladies des plantes ? Comment expliquer que lorsque vous croyez choisir le bon remède alors que ce n'est pas le cas la malade ne ressent aucune amélioration ? Comment enfin expliquer les réactions d'aggravation qui peuvent se produire juste après la prise du remède bien choisi, avant que l'amélioration ne se dessine ? Un placebo ferait-il cela ?
- Je veux le voir pour le croire.
- Cela ne tient qu'à vous. Mais sachez que la pratique de l'homéopathie est exigeante, car le malade ne viendra pas à vous avec le nom de son remède écrit sur son front... Cela vous demandera de la patience et du temps, car un remède mal adapté restera sans effet. Mais avec les premiers résultats, quand les premières récompenses viendront, vous n'aurez plus qu'une envie, c'est de poursuivre dans cette voie !

Pour surprenantes qu'elles soient, l'effet de ces dilutions infinitésimales a été confirmé par de nombreuses expériences, menées en des périodes différentes par des chercheurs différents.

Citons entre autres celle de l'*aspirine* qui, à 30 CH, provoque des thromboses, alors qu'à doses pondérales elle est utilisée au contraire pour empêcher les plaquettes de s'agréger pour provoquer la coagulation... Oui, les dilutions infinitésimales ont un effet réel et mesurable, mais la dilution est si faible que cet effet ne peut pas être lié aux molécules.

Lors de la seconde soirée, consacrée à ce thème, nous avons vu que l'hypothèse la plus plausible est que l'eau a des propriétés particulières qui permettent de transmettre une information qui est spécifique de la substance et d'elle seule.

Pour prendre une image, quand vous voyez à la télévision des civils blessés après des bombardements à Gaza, ça vous touche, ça engendre en vous une réaction. Pourtant, les images qui parviennent à vos yeux ne « pèsent » rien, physiquement : ce sont des photons, pas des molécules !

Le remède homéopathique agit de manière semblable : le granule, c'est comme votre poste de télévision, il transmet une information qui vous fait réagir.

Le troisième pilier, c'est l'étude de la globalité de la personne.

Cette globalité ne se limite pas à la maladie physique, elle inclut l'être tout entier, avec ses caractéristiques physiques et morales.

Une personne optimiste et confiante dans la vie, par exemple, ne réagira pas de la même manière à un revers financier qu'une personne pessimiste et inquiète pour l'avenir...

Le stress, en soi, ça n'existe pas. Ce qui existe, ce sont des situations qui peuvent entrer en résonance avec nos points de difficulté.

C'est pourquoi en homéopathie nous nous attachons à comprendre la personne dans son ensemble, et cela ne concerne pas les caractéristiques physiques mais cela concerne aussi et surtout les points auxquels une personne est moralement sensible.

Le langage de la maladie, une découverte par étapes.

NICOLAS

Mon premier pas dans l'idée que l'on pouvait aborder la maladie comme une métaphore est venu quelques mois après mon installation comme médecin homéopathe, lorsqu'un beau matin une maman m'a amené son petit Nicolas, un garçon de dix ans qui souffrait d'une grosse angine. Installé depuis peu et manquant encore d'expérience, quand j'ai vu la gorge de ce garçon j'ai commencé par dire « antibiotiques » ! Sauf que la maman ne l'entendait pas de cette oreille ! Après avoir traversé toute la ville pour voir un homéopathe alors qu'un médecin classique exerçait au bas de son immeuble, elle était prête à claquer ma porte avant de se raviser. Puis, renvoyant son fils dans la salle d'attente pour me parler plus librement, elle m'a appris que la veille, prenant conscience qu'elle n'aurait pas le temps de récupérer son fils à la sortie de l'école, elle avait appelé son mari à la rescousse. Quand le gamin a vu son père arriver, il était à la sortie de l'école avec ses camarades, et avec son tempérament fanfaron il n'a rien trouvé de mieux que de faire le pitre d'une manière provocante envers son père, lequel a réagi aussitôt par une « bonne » paire de baffes. Bref, mettez-vous à la place de Nicolas : ça lui était resté en travers de la gorge !

Oui, me direz-vous, mais ce n'est peut-être qu'une coïncidence ?

Peut-être, sauf qu'il existe en homéopathie un remède remarquable pour les maladies suites d'humiliation : *Staphysagria*. Une dose, une seule dose à 15 CH, et le lendemain Nicolas était guéri ! J'étais bien sûr heureux et fier de ce beau résultat, mais de surcroît, sachant que *Staphysagria*, d'une part agit sur l'humiliation et d'autre part qu'il n'a aucun effet antibiotique, j'avais la preuve d'une relation de cause à effet entre l'humiliation et cette angine... Sauf que si j'avais donné un antibiotique, j'aurais pu en déduire que, l'antibiotique faisant effet, la cause de cette angine était une bactérie !

Rencontrant par la suite des cas semblables, notamment celui de Maxime dont je vous ai parlé lors d'une précédente causerie, un garçon dont l'angine apparue après une violente réaction de jalousie avait été guérie par une dose à 15 CH de *Lachesis* - remède de jalousie - j'ai fini par me demander ce qui était réellement la cause de ces maladies : l'émotion *ou* le germe ?

Une image m'est alors venue à l'esprit, celle d'une pièce de monnaie : côté pile, le germe, la cause physique, et côté face, une émotion toxique... D'un côté, le germe, de l'autre, l'émotion, et pourtant c'est la même pièce ! C'est la même pièce mais nous pouvons la voir sous ses deux faces différentes !

A l'image de ce que nous apprend la physique quantique, à savoir que la réalité peut nous apparaître sous deux aspects différents selon la manière dont nous l'observons, **ce que nous voyons de la maladie, c'est la partie que nous avons choisi de voir !**

Prenez par exemple une pièce de deux euros, et essayez de voir les deux faces de cette pièce *en même temps* : à moins de la mettre sur la tranche et de loucher de toutes vos forces, c'est impossible. Vous ne pouvez avoir qu'une vision alternative, et si d'aventure vous vous attachez à voir une seule face de la pièce, vous finirez non seulement par ne plus voir que celle-là, mais plus encore par croire que la seule vision juste de réalité, c'est celle que vous voyez...

Bref, il se pourrait fort que la « cause » d'une maladie soit comme une pièce à deux faces...

GINETTE

Quelques années plus tard, **au début des années 80 j'ai rencontré Ginette**, cette femme de 63 ans dont je vous ai déjà parlé, qui était venue me consulter pour des symptômes bizarres qui pouvaient faire penser à de l'asthme.

Ginette me disait « J'étouffe, j'ai besoin d'air, ça me fait comme un collier serré autour du cou ». Ses symptômes étaient apparus un an auparavant de manière assez brusque.

Son mari, un homme d'affaire occupé et toujours en vadrouille loin de chez lui pour son travail, avait pris sa retraite deux ans auparavant. Déprimé par cette perte d'activité, il restait chez lui toute la journée dans son fauteuil, ses pantoufles et son poste de télé.

A l'inverse, sa femme était active et sociable, elle avait besoin de voir du monde, et lui ça le contrariait, il se faisait de plus en plus insistant pour qu'elle

reste à ses côtés. Jusqu'au jour où - elle venait à peine de sortir - il l'appelle sur son portable en lui disant : « T'es où, à quelle heure tu rentres ? ». Groupes, c'était la remarque de trop, et dans la nuit qui a suivi elle s'est réveillée avec ses premiers symptômes. Quand elle m'a dit : « Mon médecin hésite, il ne sait pas si c'est un problème de thyroïde ou d'asthme », je lui ai répondu : ni l'un ni l'autre ! Pour moi, le diagnostic est simple : vous étouffez, vous avez besoin d'air et vous avez la sensation d'avoir un collier autour du cou » ... Ginette ressentait *physiquement* son ressenti émotionnel. Les termes employés pour décrire l'un ou l'autre étaient les mêmes !

A Ginette j'ai donné une dose de Lachesis, un remède préparé à partir du serpent du même nom, et qui correspond à cette contradiction dans laquelle elle était, tiraillée entre un désir d'indépendance et une peur de perdre le lien.

Lachesis, évoqué plus haut à propos de Maxime, est connu en homéopathie comme un remède pour les maladies suite de jalousie, et en l'occurrence cette jalousie c'était celle de son mari. En même temps, c'est un remède pour les personnes qui se font un souci excessif pour leurs proches, comme si elles avaient peur de perdre le lien... et probablement *cette peur a empêché Ginette de prendre conscience de son désir d'indépendance*...

Bien souvent, *ce qui s'exprime dans le corps c'est un désir refoulé*... refoulé parce que « quelque chose en nous » a peur d'en prendre conscience, et de se retrouver face à tout ce que cette prise de conscience pourrait impliquer ! Tout cela, bien sûr, se déroule à notre insu, comme un barrage qui préserve notre cortex « conscient » de ce qui se passe dans les couches plus profondes de noire cerveau.

Notez aussi que dans l'histoire de Ginette, c'est comme si la jalousie avait été vécue en miroir, un phénomène de miroir qui dans un couple est beaucoup plus fréquent que ce que l'on imagine.

Enfin et surtout, cette histoire de Ginette m'a permis de découvrir que non seulement la maladie est un langage, une idée qui était déjà dans l'air du temps - j'avais lu le roman « les mots pour le dire », de Marie Cardinal; un livre paru en 1975 alors que je démarrais mon installation - mais ce qui m'a le plus étonné c'était la **précision de ce langage, presque mot à mot** ! Comme si la maladie était une métaphore exacte de ce que nous ressentons !

ARLETTE

Peu de temps après j'ai vu Arlette, une jeune femme de 25 ans venue me consulter pour une blépharite de l'œil droit, apparue un an auparavant.

Un an, que s'était-il passé ? « Non, je ne vois rien. Mon travail me plaît, mon copain est sympa, j'habite dans un appartement lumineux avec une belle terrasse au soleil... » Bref, la vie de rêve...

En regardant son œil rouge, enflammé, boursoufflé, je me suis dit « Cette jeune femme est en colère, mais c'est une colère qu'elle n'ose pas s'avouer ».

Dans la tradition occidentale, le côté droit est consciemment masculin... sauf que, à l'image de l'Animus et de l'Anima de Jung, j'avais remarqué que le côté droit était inconsciemment féminin, comme une sorte de polarité conscient / inconscient. Ce qui veut dire que lorsque le problème est refoulé dans le côté droit, cela signifie une difficulté avec une femme, et inversement. Vous verrez, cela se vérifie 4 fois sur 5.

A ce sujet, j'ai vu récemment une patiente atteinte d'un cancer du sein apparu après un conflit dans son travail avec sa patronne. D'habitude, les problèmes dans le travail ou en relation avec une femme vont se somatiser au niveau du sein droit... et quand je lui en ai fait part, elle m'a répondu, « Oui mais... je suis gauchère ! » ...

Donc, revenons à Arlette : cette femme était en colère contre une autre femme, mais laquelle ? Elle était tranquillement assise sur sa chaise en me disant que tout allait pour le mieux dans sa vie, et je lui ai alors demandé : « Avec votre mère, comment ça se passe ? » Elle a alors sursauté comme si je lui avais planté une aiguille dans les fesses, puis elle est partie dans une diatribe en déversant tout sa colère, en me disant au passage « il y a un an, elle m'a fait un coup pendable », pour finalement conclure « *Ma mère, je ne peux plus la voir, elle me sort par les yeux* » ! C'était le cri du cœur, et en prononçant ces paroles, elle a tout à coup elle a réalisé ce qu'elle venait de dire ! Cela faisait un an, et pourtant elle ne l'avait pas « vu » ... Comme si le ressentiment envers sa mère et la persistance de sa blépharite étaient pour elle *deux choses différentes*, sans qu'elle ait l'idée de faire le lien entre elles...

La maladie est un langage, mais ce langage nous est voilé... ... Pourquoi ce voile ?

Alors pourquoi ce voile ? Il y a au moins trois raisons à cela.

Emotion ou Sensation ?

L'histoire de Ginette nous montre que lorsqu'un ressenti émotionnel se transforme en sensation physique, il est perçu comme une sensation, comme le symptôme d'une maladie, mais du coup il n'est plus identifié par notre conscience comme une émotion !

Cette émotion n'est pas « refoulée », elle n'est pas censurée, elle s'est juste déplacée dans le corps, et du coup nous ne la percevons plus comme une émotion, et encore moins comme un langage. Pour peu qu'il n'y ait pas de « ressenti » physique, comme c'est le cas par exemple des lésions qui se développent d'une manière silencieuse, ce ressenti émotionnel va en quelque sorte se « dire » par la lésion, jusqu'à devenir méconnaissable à l'image des personnages du Carnaval de Venise ! Qui se cache derrière ce masque, quelle émotion s'est-elle déguisée en lésion ?

Nous verrons plus loin quelques moyens de le comprendre, pour peu que nous abordions ces lésions comme des métaphores, autrement dit des manières imagées de décrire la réalité émotionnelle...

Des métaphores ?

On pourrait dire que la maladie est non pas une métaphore mais comme une *perte* de la métaphore. En effet, user d'une métaphore c'est comme jouer avec les mots pour dire les choses d'une manière imagée.

Par exemple, quand vous dites « ça m'est resté sur l'estomac », pas besoin d'un dessin pour évoquer la manière dont une contrariété vous a affecté. Tout le monde peut comprendre cela, de la même manière que lorsque vous dites « cela m'a ulcéré ». Il n'y a évidemment pas d'ulcère physique dans votre description, mais chacun peut comprendre comment vous avez ressenti cette émotion. En revanche, si vous consultez votre médecin pour un « ulcère à l'estomac », ça, ce n'est plus un jeu de mots, c'est une réalité ! Les mots se sont travestis en maux, et si la réalité des maux ne fait aucun doute, les mots pour le dire, eux, sont

perdus ! Ils sont passés par « pertes et profits » dans la lésion... **Or, à quoi servent les mots si ce n'est pour relier les choses entre elles ?**

Verbe, sujet, complément, etc, cela nous permet de définir les choses et les relations qu'elles ont entre elles. Donc, plus de mots, plus de relation ! De sorte que nous ne faisons pas *a priori* le lien entre l'émotion égarée dans notre ulcère d'estomac et la situation qui l'a engendrée ! Et pour peu que l'on découvre la présence du germe *Helicobacter*, qu'est-ce qui pourrait nous inciter à retourner la pièce pour voir ce qui se cache de l'autre côté, au cas où ?

Au fond, tout cela nous donne le sentiment que la maladie est comme une « émotion orpheline », je veux dire par là que, n'ayant plus de mots pour se dire, elle nous prive de la possibilité de la relier à sa source, à ce qui l'a engendrée... Mais comme elle est toujours là, avec sa charge et ses déchets toxiques, il faut bien la mettre quelque part. Bonne pâte, notre corps la récupère et il aimerait bien la renvoyer à notre conscience, mais il ne parle pas notre langue savante et il cherche à nous le dire à sa manière...

La maladie, une entité ?

La différence entre la « langue savante » et la manière dont notre corps nous parle a été évoquée à propos d'Arlette. Quand cette jeune femme est venue me voir, c'était pour me demander si l'homéopathie pouvait améliorer sa blépharite. Autrement dit, elle est venue en m'apportant un **diagnostic**. Avoir un diagnostic, c'est bien, c'est la première chose qu'un médecin s'attache à identifier avant de soigner son malade. Mettre un nom sur ce qui se passe, cela ne permet pas seulement d'avancer dans la compréhension et le traitement, cela a aussi pour effet de rassurer le patient : enfin, ce que j'ai porté un nom, mon médecin va pouvoir s'en occuper. Oui... mais remarquez en passant qu'à l'image du déplacement de l'émotion dans le corps, cela introduit deux autres déplacements.

D'une part, la maladie n'est plus mon affaire, elle devient l'affaire du médecin qui va s'en occuper. Oui, c'est vrai, mais n'oubliez pas que vous êtes partie prenante, cette maladie elle vous concerne aussi, et si vous prenez votre part, les traitements auront plus de chance d'être efficaces !

Ensuite, pour « prendre notre part », nous devons accepter qu'il se pourrait bien qu'un langage « se cache » derrière le diagnostic. Entendons-nous, le diagnostic est nécessaire et il ne s'agit nullement pour moi de le remettre en cause !

Simplement, c'est comme la pièce à deux faces évoquée à propos de Nicolas :

derrière l'apparence incontestable de la réalité, il se peut que **la maladie cache un « mal à dire »**, de sorte que si nous voulons en guérir d'une manière durable, nous avons à suivre les traitements adaptés mais il nous faut *aussi* étudier cet aspect. Sauf que le problème ici est que lorsque nous commençons à mettre des noms sur ce langage, **lorsque nous disons « c'est une maladie », nous considérons cette maladie comme une entité en elle-même, indépendante de celui qui la vit** : il a attrapé un rhume, elle a une blépharite, il souffre d'asthme, bref, toutes ces maladies sont comme des étrangères qui nous tombent dessus, allez savoir pourquoi... En mettant un nom dessus, **cela nous permet de les considérer comme des entités distinctes de nous, donc de les examiner comme nous examinerions un objet** : nous pouvons le photographier, en faire des radios, le mesurer, bref, nous allons avoir de ces objets une approche objective et scientifique... sauf que ça reste des objets.

Et du coup, non seulement ce que la maladie cherche à nous dire n'est pas entendu, mais c'est même carrément nié : **Dans ce qu'on appelle aujourd'hui « la médecine par les preuves », il faut que telle ou telle molécule apporte la preuve *objective* d'une guérison. Ce désir d'être objectif est une intention louable, mais elle peut conduire à certains paradoxes.**

La guérison du Sujet ou celle de l'objet ?

Guérir la maladie ou guérir le malade ?

Vous connaissez tous ou presque l'expression en forme de boutade : « Il est mort guéri ». Elle s'applique aux personnes dont les paramètres biologiques objectivement s'améliorent, tandis que leur état général et/ou moral s'aggrave au point parfois que ces personnes meurent alors même que leur maladie semble vaincue. Cette situation n'est pas rare, mais si cela peut vous rassurer, l'inverse est vrai aussi !

Le paradoxe de l'Ivermectine

Regardez par exemple ce qui s'est passé pour l'*Ivermectine*. Certains médecins l'ont récemment employée dans le Covid en disant « ça marche », les symptômes disparaissent en 48 heures...

Super ! Sauf qu'une équipe de scientifiques, de chercheurs honnêtes et non impliqués dans des conflits d'intérêt, a voulu en avoir le cœur net. Face aux bons résultats rapportés par les patients, ils ont cherché un critère objectif de l'efficacité de l'*Ivermectine*.

Leur conclusion a été à la fois loyale et étonnante : **Oui, ces chercheurs ont confirmé que dans la plupart des cas, l'*Ivermectine* semblait atténuer les symptômes des patients et améliorer leur état général... sauf qu'après trois jours de traitement la charge virale restait la même ! Donc, ils en ont conclu que l'*Ivermectine* ne marchait pas...** Si on fait abstraction de l'amélioration subjective, objectivement l'*Ivermectine* n'a pas fait la preuve de son efficacité pour soigner le Covid. Le fait que les patients se sentent mieux, ça n'est pas une preuve...

Bref, la guérison c'est quoi ? C'est celle du sujet ou celle de l'objet ? Si je vous en parle, ce n'est pas pour alimenter la polémique, mais plutôt pour aborder les choses sous un angle un peu plus philosophique et pourtant bien réel !

Entendons-nous, je n'ai aucune affinité ni aucun penchant pour les théories complotistes, et après le vote de nos députés hier je serai encore moins tenté qu'auparavant de vous conseiller l'emploi d'une molécule qui n'a pas fait la preuve « scientifique et mesurable » de son efficacité face à une maladie potentiellement mortelle !

D'ailleurs, vous l'aurez compris, avec l'homéopathie je n'emploie pas de molécule... mais si j'ai pris cet exemple de l'*Ivermectine*, c'est pour souligner le paradoxe entre ce que ressent le patient et les difficultés d'en prendre la mesure, et cela va me permettre d'évoquer les difficultés que l'homéopathie va rencontrer pour faire la preuve de son efficacité.

La preuve... de ce que le malade ressent ?

Ces difficultés rencontrées par l'homéopathie pour faire la preuve de son efficacité sont de deux ordres :

La première, nous l'avons vu, est qu'il n'y a pas d'équation « telle maladie = tel remède », de sorte que les essais randomisés, tels qu'ils sont conçus aujourd'hui pour les médicaments classiques, ne sont pas adaptés pour apporter la preuve de l'efficacité de l'homéopathie.

La seconde est que **l'homéopathie a mis l'accent sur la dimension subjective de la maladie, et pour cause : le choix du remède ne se fait pas sur le diagnostic, il se fait à partir de ce que le malade ressent**, à savoir les sensations physiques, les modalités d'aggravation ou d'amélioration, le contexte dans lequel la maladie est apparue, enfin et surtout la manière dont le malade réagit à ce qu'il a vécu.

La manière dont il a réagi ?

Prenons l'exemple d'un **chagrin affectif**, par exemple un homme qui est attaché à sa femme, mais pour différentes raisons sa femme en a marre et elle le quitte. S'il pleure comme s'il avait perdu sa mère, nous allons lui donner *PULSATILLA*. S'il devient jaloux et méchant nous penserons à *LACHESIS*. S'il se positionne en victime en ruminant son passé comme si l'autre en était responsable, nous lui donnerons *NATRUM MURIATICUM*, etc...

En passant, notez que la jalousie, ça ne se mesure pas ! Nous n'avons pas de moyens objectifs pour mesurer ces symptômes... En revanche, l'homéopathie va explorer la dimension subjective, celle que vit le sujet, et elle va le faire avec beaucoup de finesse.

C'est pourquoi **nous notons ce que ressent le patient sans en changer un seul terme, et du coup, cela permet d'entendre la métaphore, comme dans l'histoire de Ginette** : si elle m'avait dit :

« Que pouvez-vous faire pour l'asthme », comment aurais-je pu entendre la métaphore ?

De même, quand à la fin d'une conférence un personne me demande : « Quel remède conseillez-vous pour telle ou telle maladie ? », que puis-je répondre à cela, dès lors que le diagnostic est un mot qui définit la maladie mais qui ne me dit rien de la personne, ni de ce qu'elle a vécu et ressenti ?

Seule une approche globale pourrait nous éclairer.

Finesse et globalité des symptômes

Les homéopathes étudient leurs remèdes comme on étudie une personne, dans sa globalité.

Du temps de **Hahnemann**, on ne disposait pas d'instrument de mesure comme ceux dont on dispose actuellement. Pour connaître les remèdes, les médecins homéopathes de cette époque expérimentaient sur eux-mêmes les substances pour en découvrir les symptômes, pour découvrir ensuite par analogie quel était le remède correspondant à tel ou tel malade.

Tous ces symptômes étaient soigneusement notés dans ce qu'on appelle les « **Matières Médicales** ». Si vous ouvrez les anciennes **Matières Médicales**, vous découvrirez pour chacun des remèdes une description très fine de ce que les expérimentateurs ont ressenti après la prise d'un remède juste en dessous du seuil de toxicité.

Cette finesse a été possible pour deux raisons :

D'abord, ne disposant pas d'instrument de mesure, les médecins de l'époque mettaient beaucoup de rigueur dans la description des symptômes qu'ils observaient.

Deux siècles après, certaines expérimentations de l'époque ont été réalisées en double aveugle, chaque médecin prenant soit le remède dilué, soit un placebo, tout cela sans savoir quel était le remède essayé. J'ai participé moi-même à ces expérimentations, en notant les symptômes que je ressentais. A la fin de l'expérimentation, lorsque le directeur de recherche nous a révélé quel remède nous avions essayé, nous avons tous été surpris de retrouver exactement les symptômes tels que nos ancêtres les avait décrits dans leurs matières médicales.

Ensuite, par prudence, les expérimentateurs de l'époque prenaient soin de ne pas dépasser ce seuil toxique afin de voir comment les symptômes se développaient graduellement dans tous leurs aspects.

Prenez par exemple, *Nux Vomica*, la Noix Vomique, qui est une plante riche en *strychnine*.

A doses pondérales, cela engendre des spasmes si intenses qu'ils peuvent provoquer la mort à brève échéance. Pour étudier cette plante, Hahnemann et ses disciples ont commencé par la diluer pour en prendre de toutes petites doses en s'arrêtant dès que les symptômes apparaissaient. Puis ils ont noté les symptômes avec le souci du détail, à savoir, en ce qui concerne *Nux Vomica* : Frilosité, sensibilité aux courants d'air, aux bruits, aux remarques, mal de tête en barre frontale un peu comme la gueule de bois des lendemains de fête, puis nausées, vomissements qui ont la particularité d'améliorer le mal de tête et les symptômes digestifs, constipation à faux besoins, c'est-à-dire que la personne a besoin d'aller à la selle et ça ne vient pas, etc... Et cela sur plusieurs pages ! Par exemple, dans la Matière Médicale de Hering, la description des symptômes ressentis après la prise de *Lachesis* tient cent pages...

Du fil conducteur au profil du remède

Face à cette profusion de symptômes, la première tâche des homéopathes a été de chercher un fil conducteur, une sorte de point commun entre tous ces symptômes.

Pour *Apis*, par exemple, le venin d'abeille, quel que soit l'endroit du corps où il a mal, ça enfle, ça pique, ça brûle et c'est calmé par le froid. Qu'il s'agisse de la gorge, d'un ovaire ou d'une articulation, vous trouverez le même genre de sensation ou de modalité d'aggravation ou d'amélioration.

Après avoir repéré ce fil conducteur, ces médecins ont repéré l'affinité des remèdes pour un certain profil de personnes.

Par exemple, *Nux Vomica*, dont je viens de parler, est plus efficace chez des personnes actives, impatientes, facilement irritables et susceptibles... Ce sont des personnes vives, actives, qui ont non seulement un appétit d'action mais aussi un bon coup de fourchette : elles aiment les plats riches et gras, bref, elles sont un peu dans l'excès. De tempérament, elles peuvent être assez cassantes et indignées, supportant mal la contradiction mais aussi l'injustice.

Avec le temps, ce cumul d'observations cliniques est venu enrichir nos Matière Médicales, de sorte qu'aujourd'hui elles ne décrivent pas seulement les

symptômes physiques, mais aussi des symptômes mentaux, dans un ensemble qui aboutit à une sorte de « **profil du remède** ».

Pour reprendre l'exemple de *Lachesis*, c'est un remède qui convient à des personnes souvent loquaces, qui parlent en passant du coq à l'âne, comme si elles cherchaient à remplir l'espace ou à posséder leur entourage. J'avais évoqué, à propos de Ginette et de ce remède, la peur de perdre le lien, ce qui peut les rendre jalouses... mais cela ne veut pas dire qu'elles sont forcément jalouses. **La jalousie de *Lachesis* a ceci de particulier que c'est une personne qui est secrètement tiraillée entre son désir d'indépendance et sa peur de perdre le lien. De sorte que lorsque leurs partenaires s'autorisent ce qu'elles s'interdisent, ça devient insupportable...**

Cela n'a rien à voir avec le côté envieux de *Pulsatilla*, qui a tendance à regarder avec envie ce que les autres ont et qu'il n'a pas...

Avec le temps, les médecins homéopathies ont exploré avec finesse les relations entre de nombreux aspects de l'âme et le profil du remède correspondant, mais leur problème face à la « médecine par les preuves », c'est que ce qui se passe au niveau de l'âme n'est pas mesurable...

La « signature » du remède ?

Certains médecins sont allés jusqu'à évoquer la « signature » du remède.

Reprenons l'exemple de *NATRUM MURIATICUM*, qui est du sel marin. A fortes doses, le sel retient l'eau, mais à doses infinitésimales, il fait l'inverse... autrement dit, il va libérer les émotions trop longtemps retenues !

Je crois avoir précédemment évoqué l'histoire de Martin, ce jeune homme jusque-là en bonne santé, venu me consulter parce qu'il souffrait de bronchites à répétition depuis un an. Cela avait commencé à la suite d'un stage de deux semaines lors duquel il était tombé amoureux fou d'une jeune stagiaire, mais sans oser se déclarer. Résultat, elle ne s'est doutée de rien et ils se sont quittés à la fin du stage, et depuis, il faisait bronchite sur bronchite.

Les poumons nous mettent en contact avec l'oxygène c'est à dire avec la **joie de vivre**, et la perte de joie de vivre c'est **la tristesse**, dont la tradition chinoise nous dit qu'elle lèse les poumons. Mais les poumons, c'est aussi **le souffle**, autrement dit la capacité et la force de dire les choses, une force que Martin

n'avait pas eue. Je lui ai donné *Natrum Muriaticum*, une dose à 15 CH, et il a pleuré toutes les larmes de son corps pendant près d'une semaine... Mais après cela, il a été guéri et de son chagrin, et de ses bronchites à répétition...

On pourrait aussi évoquer *CALCAREA CARBONICA*, le carbonate de calcium qui compose les falaises des montagnes calcaires. Ces falaises imposantes donnent un sentiment de stabilité, d'assise, de force tranquille. En réalité, derrière cette apparence se cache tout un réseau de failles qui font le bonheur des spéléologues.

A côté de Grenoble il existe une falaise imposante, la dent de Crolles, et j'ai été très surpris d'apprendre que c'était pire qu'un Gruyère : cette falaise imposante pouvait se traverser de part en part en remontant un réseau de failles et de grottes souterraines complètement invisibles de l'extérieur !

Or, en homéopathie le profil psychologique de *Calcarea Carbonica* correspond exactement à cela. Ce sont des personnes calmes, tranquilles parfois un peu têtues, et qui essaient de cacher sous cette apparence de « force tranquille » un ensemble de failles dont elles sont conscientes. De sorte que *Calcarea* est très sensible aux humiliations qui se produisent en public.

De nombreux remèdes, en tout cas ceux parmi les plus connus, sont presque décrits comme des personnes, avec leur caractère bien typé, leurs travers et leurs points faibles.

L'avantage de ces profils est qu'ils nous aident à bien saisir l'essence du remède, mais leur inconvénient est de verser dans une présentation caricaturale un peu trop réductrice. On vous dira par exemple que *Sepia*, l'encre de seiche, est un bon remède pour les femmes languissantes, émotives et tristes qui font facilement des malaises vagues, mais la plupart des femmes *Sepia* que je rencontre sont des femmes actives, dynamiques, bien insérées dans leur travail, et qui ont tendance à assumer plus que leur part des choses !

Donc, étudiez les profils des remèdes tels qu'ils sont présentés dans les Matières Médicales, mais ne soyez pas dépendants de la caricature qui vous en est parfois présentée : nos remèdes sont comme nous, il n'est pas possible de les réduire à deux ou trois traits de caractère saillants au risque de passer à côté de toute leur

richesse et leurs aspects. Comme nous, ces remèdes ont souvent une phase compensée dans laquelle ils expriment toutes leurs qualités, et une phase décompensée qui fait apparaître toutes leurs difficultés... et ce que vous trouverez dans les caricatures, ce sont les phases décompensées.

Par exemple *Natrum Muriaticum*, que l'on décrit comme une personne sensible intériorisée, fera dans sa phase compensée un excellent thérapeute, à la fois à l'écoute des autres, mais silencieux sur ses propres difficultés.

Les enfants *qui* répondent bien à *Natrum Muriaticum* ont souvent manqué d'amour, et cela reste en eux comme une faille.

Ces personnes vont chercher à se réparer en réparant les failles des autres.

D'où leur compréhension et leur grande sensibilité, mais qu'ils cachent comme ils cachent leur chagrin (pleure en silence).

C'est un remède de cœur et de troubles du cœur. La Matière Médicale dit "Arythmie ressentie comme les battements d'une aile d'oiseau".

C'est joli cette image, et c'est vrai qu'il y a comme un oiseau dans *Natrum Muriaticum*..., dans cette aspiration à voler pour s'affranchir d'un très vieux chagrin ruminé en silence.

Natrum Muriaticum est également un excellent remède de thyroïde, une glande souvent impliquée dans les situations où la personne ne parvient pas à exprimer ce qu'elle ressent. Ses chagrins rentrés, ruminés en silence, sont à l'image de ses nodules thyroïdiens, tantôt froids tantôt chauds selon le degré de colère qu'elle ressent.

Et quand c'est « au-delà » de la colère, quand la personne se sent touchée dans l'image qu'elle a d'elle-même, dans ce qui fait son ADN c'est-à-dire son identité, ça peut dégénérer en cancer...

Notez à ce propos qu'à mi-chemin entre le cerveau et le buste, la **thyroïde** est comme une **porte entre l'intérieur et l'extérieur, entre la pensée et l'action, entre la tête et les bras qui vont extérioriser cette action.**

Or il se trouve que *Natrum Muriaticum*, qui est une personne intériorisée, a aussi deux symptômes qui se font écho : l'un est physique, c'est une tendance à maigrir d'en haut, du cou, du torse et des bras, et l'autre, c'est la procrastination, la tendance à tout remettre au lendemain... Bref, les muscles de ses bras fondent à force de reporter au lendemain ce qu'ils ont à faire, et l'on ne peut pas s'empêcher de s'interroger sur ces étranges relations entre le physique et le psychologique...

Le langage de la maladie, deux exemples pour conclure

NITRICUM ACIDUM

Le premier exemple, c'est *NITRICUM ACIDUM*, l'acide nitrique.

Au mental, c'est une personne dont le contact est a priori normal, mais au détour de la conversation vous apprenez que c'est une personne extrêmement rancunière.

Plusieurs remèdes correspondent au ressentiment, à la colère rentrée, comme par exemple *Lachesis* qui rumine sa jalousie, ou encore *Natrum Muriaticum* qui rumine son vieux chagrin.

Mais *Nitricum Acidum*, lui, ne pardonne jamais.

Or, c'est un remède qui a deux symptômes physiques bien connus : le premier, c'est une douleur comme la sensation d'une écharde qui reste plantée sans que l'on puisse s'en dégager. Le second, c'est sa localisation préférentielle sur les orifices !

Qu'est-ce que c'est qu'un orifice ?

C'est le point d'ouverture et d'échange avec le monde extérieur...

Tout semble se passer comme si ce mal qu'on lui a fait était resté planté dans sa conscience comme une écharde qu'il ne parvient pas à extraire...

SEPIA

Le dernier exemple, que je garde pour la fin car c'est sans doute le meilleur, c'est celui de *Sepia*.

Sepia, c'est de l'encre de seiche. [Hahnemann](#) a découvert ce remède un peu comme le « [Docteur House](#) » de la série télévisée américaine, c'est-à-dire en s'intéressant de près à la vie des gens, ainsi qu'au contexte dans lequel la maladie était apparue.

[Hahnemann](#) avait eu à soigner un peintre qui se plaignait de nausées, d'une gêne digestive basse avec sensation de pesanteur, et aussi d'une fatigue qui avait une caractéristique particulière, celle d'être améliorée par un effort intensif.

Autre particularité, ses nausées apparaissaient au réveil et elles étaient améliorées après le petit déjeuner.

Enfin, ce peintre aimait beaucoup les choses acides, les cornichons et le vinaigre, qui semblaient l'améliorer.

Hahnemann s'était rendu chez ce peintre pour tenter de comprendre d'où lui venait ce mal étrange. En le voyant travailler devant ses tableaux, il a remarqué que le peintre aimait beaucoup les teintes *Sépia*, obtenues à l'époque avec de l'encre de seiche, et qu'alternativement il trempait le pinceau dans le pot d'encre de seiche et il le portait à ses lèvres. **Hahnemann** lui donna alors une dilution infinitésimale de *Sépia* et ce peintre fut guéri...

Après deux siècles d'études, nous connaissons bien le profil de *Sepia*.

Il s'agit le plus souvent, soit d'un homme un peu artiste efféminé, soit au contraire d'une femme un peu masculine qui a un certain recul envers l'image de la mère au foyer. Elever des enfants, oui, mais bon...

Du coup elle est constamment en recherche d'équilibre, entre sa vie au foyer et sa vie sociale, avec une certaine préférence pour la seconde. Non seulement sa famille lui pèse, mais son utérus lui pèse, et *Sepia* a la sensation que les organes génitaux lui pèsent comme s'ils allaient descendre. L'utérus, c'est le nid ! Ses enfants lui pèsent, mais en même temps elle les aime, et elle se culpabilise d'éprouver ce sentiment peu convenable. Du coup, elle fait en sorte que tout se passe bien dans sa famille, au prix d'une charge mentale très forte et du sentiment qu'il faut pouvoir tout contrôler sinon ce sera la catastrophe.

Sepia n'aime pas l'imprévu, elle organise, elle planifie à l'avance, et son emploi du temps devient millimétré.

Mais derrière ce sentiment de culpabilité se cache une colère profonde qu'elle ne s'avoue pas facilement, la colère de vivre la condition féminine imposée autant par la biologie que par notre époque.

La biologie, ce sont ses règles, et quand elle les sent venir, c'est à dire dans la phase progestative qui, comme son nom l'indique, est riche en progestérone donc en projet de gestation d'enfant, ça la rend irritable, triste et déprimée.

Mais surtout, *Sepia* c'est de l'encre de seiche, et la Seiche se sert de son encre pour se cacher des prédateurs... Or, quand cette femme se sent en contradiction

avec cette biologie qu'elle accepte mal, elle n'a pas envie de trop regarder cette douleur, elle préfère passer outre, et cela la conduit à deux choses tout à fait caractéristiques de *Sepia* : la première, c'est qu'elle n'a pas envie qu'on lui parle de ses problèmes, au point que les marques de consolation l'irritent profondément. Quand elle est en colère, elle **préfère rester seule** et elle attend que ça passe.

La seconde, c'est un **grand besoin d'activité**. *Sepia* est très active, souvent entreprenante, et elle est améliorée en étant occupée.

La Matière Médicale dit « fébrile avant les règles », ce qui est une façon d'éviter la douleur d'une condition féminine à laquelle elle trouve beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages...

Enfin, après tout ce que je viens de vous dire, vous ne serez pas surpris d'apprendre que *Sepia* déteste boire du lait !

Conclusion en forme d'aller-retour

Pour conclure, quand vous passez vos journées à écouter vos patients en vous demandant quel remède pourrait correspondre, vous n'arrêtez pas de faire ces allers retours entre les symptômes physiques qu'ils vous décrivent et le contexte à la fois factuel et psychologique dans lequel leurs symptômes sont apparus.

Et pour cela, vous allez vous servir de vos deux cerveaux, le cerveau droit qui procède par analogies et par intuition, et le cerveau gauche qui raisonne avec logique pour vous dire, oui, cette hypothèse tient la route, cherchons à la vérifier, ou non, il y a quelque chose qui ne colle pas...

Ce soir, en évoquant toutes ces analogies j'ai beaucoup fait appel à votre cerveau droit, le cerveau intuitif, et il est possible que votre cerveau gauche mette un bémol en réclamant des preuves... Ces preuves, ce sont les résultats : Ginette a été guérie par une prise de *Lachesis* 15 CH, Nicolas l'a été par *Staphysagria*, Martin l'a été par *Natrum Muriaticum*, etc... S'il n'y avait pas ces résultats, je ne serai sans doute pas là pour vous en parler ce soir.

Enfin, j'aimerais terminer sur cette idée de la nécessaire **complémentarité** entre ces deux approches, celle qui emploie l'intuition et se base sur les

semblables c'est à dire sur les analogies, et celle qui a besoin de preuves et d'un raisonnement logique.

Nous avons besoin d'une médecine objective, qui a besoin de chiffres pour avancer, et qui s'appuie sur des statistiques, des choses mesurables et reproductibles... Tout cela est nécessaire, et cela participe à la consolidation d'une médecine réellement objective.

Mais nous avons tout autant besoin d'une médecine « subjective », qui peut être d'une grande finesse sans pour autant être mesurable !

Au début du siècle dernier, **Niels Bohr** a dit : **« Ce qui ne se mesure pas n'existe pas ». Mais... est-ce qu'on peut mesurer la jalousie, est-ce qu'on peut mesurer l'amour ?**

Peut-être un jour nous y parviendrons, car ces sentiments nous font vibrer car ils sont comme des vibrations, à la fois émotionnelles et peut-être physiques aussi, qui sait ?

Mais ces sentiments, les mesurer ou les ressentir, ce n'est pas la même chose !

L'approche objective et l'approche subjective de la médecine ont toutes deux leur place, et plutôt que de les opposer il serait temps de les considérer comme les deux faces d'une même pièce de monnaie : deux faces qui semblent s'opposer mais sont pourtant complémentaires.